
Pétitions du citoyen Leborgne et de la société populaire de Martinique, protestant contre des accusations, en annexe de la séance du 10 pluviôse an II (29 janvier 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Pétitions du citoyen Leborgne et de la société populaire de Martinique, protestant contre des accusations, en annexe de la séance du 10 pluviôse an II (29 janvier 1794). In: Tome LXXXIV - Du 9 au 25 pluviôse An II (28 janvier au 13 février 1794) pp. 63-65;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1962_num_84_1_34335_t1_0063_0000_4

Fichier pdf généré le 15/05/2023

tyran avait accordé à ces intrigants ces actes de despotisme qu'il a dénoncés par sa pétition du 23 octobre 1792 à la Convention nationale et sur laquelle elle a rendu, le 20 septembre dernier, le décret qui les supprime et qui sanctionne les principes de ce vertueux magistrat (Lepelletier).

En suivant le citoyen Wargemont dans sa vie privée, l'on verra qu'il appréciait la noblesse et les ci-devants à ce qu'ils méritaient; il a fait deux mariages très opposés à la noblesse; l'intérêt avait pu dicter le premier, mais les convenances seules l'ont guidé dans le second, il s'est aussitôt entouré de la famille de sa femme pour la soutenir, faire des garçons, des défenseurs de la patrie; de deux dont il prenait soin, un est mort, et l'autre sert avec distinction en qualité de lieutenant de l'artillerie volante, il a bien mérité, ainsi que l'escouade qu'il commandait dans les différents combats de la Sarre, et dans la marche sur Landau, en dernier lieu.

Comment ose-t-on attaquer, et chercher à mettre du louche sur les principes du citoyen Wargemont. En laissant même de côté sa conduite, que l'on jette les yeux sur sa position, l'on verra qu'il ne peut avoir d'autres désirs que le maintien de la révolution, dont son bien être et son existence dépendent.

Son bien être, parce que ce ne peut-être que dans sa durée qu'il peut essayer de recouvrir et de conserver son bien, son existence parce que s'étant constamment montré l'ami de la révolution, ayant dénoncé et s'étant plaint des actes de despotisme, étant cause de leur anéantissement, il ne peut pas se flatter qu'il lui pardonnerait.

Que l'on cesse donc de vouloir lui trouver des torts qu'il n'aura jamais, il ne cherchera qu'à être utile à sa patrie, il a cet avantage dans les discussions qu'il suit actuellement, il remplit les devoirs d'un vrai républicain puisqu'il réussit (*sic*), il force ses adversaires à verser dans la République les sommes qu'ils cherchent à en faire sortir. Il a besoin de toute sa liberté et de l'appui des représentants du peuple pour réussir; il attend avec confiance de leur justice celle qu'il réclame par sa pétition.

WARGEMONT.

III

ANNEXES AU N° 36

a

[Pétition du cⁿ Leborgne, s. d.] (1)

« Pères de la Patrie,

La société populaire des Amis de la République française et de la Convention nationale, séante au fort de la République, isle de la Martinique, m'a chargé de deux adresses, l'une pour la Convention, et l'autre pour toutes les sociétés populaires de la République.

(1) C 292, pl. 937, p. 6. Broch. imp., 8 p., suivie par les 6 documents numérotés de 1 à 6. N° 1, imp., 2 p.; N° 2, imp., 3 p.; N° 3, imp., 4 p.; N° 4, imp., 2 p.; N° 5, imp., 4 p.; N° 6, imp., 2 p. Ces documents ont été imprimés par ordre de la Sté et diffusés dans la colonie.

Cette société m'a chargé en outre de vous faire connoître, Citoyens Représentans, l'état actuel des Antilles, nos moyens, ceux des ennemis, et de dévoiler les trames de la conspiration qui doit livrer à la même époque toutes les colonies de la République: elle m'a donné aussi la mission, bien agréable, de lui faire part des efforts employés par les patriotes de la Martinique, pour repousser les Anglais coalisés avec les planteurs royalistes de cette colonie.

La société qui me donne sa confiance mérite d'être connue, Pères de la patrie: c'est elle qui, après avoir embrasé les âmes de l'amour, de l'attachement à la République, après avoir fait le sacrifice de sa fortune, et reçu celle de tous les patriotes pour payer les frais de la guerre, cessa de délibérer pour prendre les armes, et jura de ne reprendre ses séances qu'après avoir exterminé les traîtres, et conservé à la République le boulevard et l'arsenal de ses importantes possessions en Amérique. Vous ne lirez pas sans émotion l'impérissable délibération qu'elle prit le deux mai, mois mémorable pour la Montagne, qui sauva la France et l'Amérique: *l'Eveil aux Patriotes* nous créa une armée, et fut toute notre force.

Quand on considère quels étoient les moyens des patriotes, les avantages inconcevables qu'ils ont eus sur d'aussi nombreux ennemis intérieurs, une escadre anglaise de neuf vaisseaux, à laquelle s'étoient réunis la Ferme de 74, trois frégates françaises portant pavillon blanc, chargées de la secte des émigrés; quand on considère que les Patriotes étoient sans secours, sans forces, sans même une lettre de la mère-patrie depuis 10 mois: citoyens, rien ne devient impossible aux républicains.

Il est satisfaisant, il est honorable de parler quelquefois de soi: eh bien! Citoyens Représentans, la société dont je parle et tous les Français de la Martinique (car nous en avons chassé tous les perfides royalistes planteurs), me considèrent comme un des principaux auteurs de si glorieux avantages; et c'est ainsi qu'elle me représente à tous nos frères de la mère-patrie, dont nous avons suivi l'heureuse impulsion. L'adresse qu'elle m'a faite à mon départ, est dans ce moment une bien douce récompense pour moi.

Nous avons fait en 45 jours le double du nombre des prisonniers pris les armes à la main, que nous n'étoions de combattans, lorsque l'escadre anglaise mouilla à la Martinique. La fuite des traîtres donne à la République plus de deux cent soixante millions de propriétés, et quatre mille barriques de sucre et de café dans les magasins nationaux.

Ici, il faut vous dire, Pères de la Patrie, que les hommes de couleur ont prouvé par leur valeur et leur dévouement, qu'ils étoient dignes de votre estime, et dignes de la justice que vous leur avez accordée. Comme ils sont par devoir, par leur existence, le rempart de nos colonies, ils nous ont été d'autant plus utiles, qu'ils ont fait tourné à notre avantage les armes dont les rebelles avoient armés leurs nègres contre la République. La réunion avec les Sans-culottes blancs se fit avec franchise et loyauté; ils ont combattu pour la même cause les ennemis communs: il n'y a plus qu'une seule classe d'hommes libres qui s'aiment et s'estiment; enfin, on ne diroit pas qu'il ait jamais existé dans ces contrées un préjugé barbare: on y donne des

bals et des fêtes civiques, où l'on voit la fraternité confondre l'aristocratie de la couleur. Il s'en est donné un semblable à mon départ, afin que je puisse dire à nos frères d'Europe, que l'égalité bienfaisante fait par-tout la force et le bonheur. Cet accord admirable a produit un tel effet dans les isles anglaises, que nous y comptons, par les intelligences des hommes de couleur, un parti considérable, qui désire jouir des mêmes bienfaits, et sortir de l'oppression du gouvernement anglais.

A la Grenade flotte déjà le pavillon de l'égalité à la paroisse des Sauteurs : à Saint-Vincent, tous les Caraïbes y portent la cocarde nationale, et la soutiennent par leurs armes (on sait qu'ils aiment les Français). La Trinité espagnole, peuplée en quelque sorte d'hommes de couleur français, nous est ouverte, l'importance de cette colonie pour la République est bien connue, et par son port, et parce qu'elle est la clef du Mexique pour nos approvisionnements. Hâtez-vous, Pères de la Patrie, de venger la barbarie et la cruauté que les Anglais ont exercée contre vos frères de la Martinique. Furieux d'avoir fait une expédition aussi considérable pour n'en retirer aucun fruit, ils descendirent dans deux petits bourgs sans défense, et ils y égorgèrent les femmes et les enfans : ils nous ont fait des prisonniers : Gardner, commandant la flotte, les remettoit aux rebelles planteurs, qui les faisoient mourir dans les supplices. La lettre ci-jointe, publiée dans toutes les colonies, vous donnera les détails de cette conduite atroce, et les traces de la coalition faite en Angleterre.

Citoyens Représentans, la France n'a pas communiqué avec nous depuis 10 mois. Sans autre boussole (et celle-là ne varie pas) que notre courage et notre amour pour la République, nous vous avons conservé vos plus précieuses colonies; nous disons : Les yeux des Représentans du peuple et de nos frères d'Europe planent ici; montrons-nous dignes de leurs efforts, de leur énergie.

Je donne une nouvelle preuve de mon dévouement, en venant éclairer la République sur ses intérêts aux colonies; la presser d'y envoyer des secours pour protéger les Antilles. Je m'expose aux dangers d'être fait prisonnier, de l'être sur-tout dans les isles anglaises, où les rebelles réfugiés ont mis ma tête à prix. Je venois au sein de la République (je ne dissimule pas que j'ai brigué cet honneur); je venois y recevoir les témoignages de la satisfaction des Pères de la patrie et de tous nos frères, pour la conduite honorable que nous avons tenue, tout me le fait espérer. Arrivé à l'Orient, la société de la Montagne me donna les marques de fraternité les plus touchantes, en m'admettant au nombre de ses membres, et arrêta l'impression et la publication des pièces qui prouvent les efforts et les sacrifices que nous avons faits.

Eh bien! Citoyens Représentans, votre cœur va être déchiré. J'arrive à Paris, et le troisième jour de mon arrivée, en sortant de chez le citoyen ministre de la marine, six colons de Saint-Domingue, mes ennemis, me font charger de fers. Citoyens, ne reconnoissez-vous pas à cette promptitude, l'intention d'étouffer la voix du Marat des colonies, du missionnaire de vos principes, du défenseur le plus intrépide de vos possessions en Amérique? N'y reconnoissez-vous pas aussi les rapports d'intérêts entre les

habitans de Saint-Domingue et ceux de la Martinique, qui, par la plus lâche trahison, livroient les colonies à l'Angleterre. Dubuc, l'infâme Dubuc, l'ambassadeur de la Martinique à Londres, avoit traité avec le perfide Pitt, pour faire passer toutes vos possessions en son pouvoir à la même époque : Gardner, maître de la Martinique, le devenoit sans peine de la Guadeloupe et de Sainte-Lucie, et il passoit à Saint-Domingue. Citoyens Représentans, mon crime est d'avoir bien mérité de la patrie, de m'être mis à la tête des Républicains pour faire échouer cette infernale conspiration, et d'avoir réussi.

Citoyens Représentans, je roule de persécutions en persécutions depuis cinq ans pour mon patriotisme. Ce ne fut qu'à la majorité des sections de Paris, que Bocq et moi obtinmes le décret du 17 février 1791, qui casse et annule les jugemens rendus contre nous à l'occasion d'une société populaire que nous avons établie à Tabago, en octobre 1789, où l'on nous fit un crime d'avoir reçu des troupes le serment de fidélité à la nation.

Eh bien! le croira-t-on? comme il falloit un prétexte, mes accusateurs me font dans ce moment un semblable reproche, d'avoir reçu le même serment des troupes à Saint-Domingue, il y a 15 mois, en ma qualité de commissaire des guerres, d'après une proclamation du commissaire civil. Une autre accusation qu'ils se sont empressés de mettre en avant pour jeter des soupçons sur moi, a été de dire que j'étois l'agent de ce commissaire civil. D'après les inculpations qui se dirigent contre les commissaires civils de Saint-Domingue, et les mesures de sûreté générale qu'on est obligé de prendre, il devoit facile à mes ennemis de rendre suspect le citoyen le plus pur : mais, Citoyens. j'en étois à 400 lieues; il y a un an que je suis parti de Saint-Domingue pour l'expédition qui devoit soumettre les isles rebelles du Vent. J'avois partagé les persécutions des patriotes de ces isles au commencement de la révolution, et mon retour parmi eux leur étoit agréable, et pouvoit devenir utile au succès de l'expédition. Me suis-je trompé? voici comment s'expriment ces patriotes à mon égard : Nos fortunes et nos vies appartiennent à la République, mais il nous paroît juste que nos fortunes et nos vies ne soient qu'à la disposition de ceux en qui nous avons confiance.

Pères de la patrie! si les rebelles, nos ennemis communs, m'avoient fait mourir dans les supplices, intruits de ce que j'ai eu le bonheur de faire, vous m'auriez plaint, si vous n'eussiez fait davantage. Je survis; permettez-vous qu'on me persécute?

J'oppose aux reproches de l'intrigue, ma réputation de maratisme, que mes principes m'ont acquis; et qui m'honore; je leur oppose ma misère, quoiqu'il y ait douze ans que je vive aux colonies; de n'avoir jamais obtenu et reçu de l'emploi des ministres du tyran; je leur oppose mes succès à servir la République : voilà mes torts et mon crime. Pères de la Patrie! si la conservation de vos plus précieuses colonies vous importe, si vous considérez pour quelque chose ce qu'un petit nombre d'intrépides républicains ont eu le bonheur de faire contre d'aussi nombreux ennemis, je vous demande à être entendu, Citoyens Représentans; je vous demande au nom des Antilles dont j'apporte le témoignage hono-

nable, au nom des patriotes qui ont bien mérité de la Patrie, au nom de la fraternité qui unit invariablement les deux mondes sous vos lois bienfaisantes et protectrices, de briser mes fers.

Mais comme il faut que le patriote ait toujours marché sur la même ligne, et qu'il se justifie du plus petit soupçon que la méchanceté peut faire naître contre lui, je demande, pour examiner les reproches qui me sont faits, à être renvoyé pardevant le comité des colonies, qui seul peut, en rapprochant l'esprit des colonies des époques et des circonstances, donner une opinion sur ces sortes d'affaires.

Cette précaution a été prise pour tous les citoyens des colonies. J'attends avec confiance qu'elle sera accordée à un patriote qui a fait ses preuves.

[*Fort de la République, 12 août 1793*]

« Pères de la Patrie,

Nous n'entrerons pas dans un long détail des malheurs qui ont affligé les patriotes à la Martinique, pendant la guerre désastreuse qu'ils ont eu à soutenir contre les prétendus nobles planteurs, coalisés avec les Anglais.

Sans argent, presque sans vivres, sans autres moyens que leur courage, les patriotes sont venus à bout de chasser ces scélérats, et de conserver à la république le sol d'une importante colonie, purgée de tout venin contre-révolutionnaire.

Nous avons chargé notre frère Leborgne, à qui nous devons notre confiance, de vous donner tous les détails de ces trames odieuses, machinées pour rétablir le despotisme des rois; de ces noirs projets d'un comité intermédiaire, digne de l'assemblée de cannibales qu'ils représentoient; de ces perfides complots, dont le but étoit d'étouffer la liberté dans son berceau. En vous remettant la liste des amis de la république réunis en société populaire, il vous instruira du petit nombre de patriotes abandonnés par la mère-patrie dans cette terre de désolation. Fidèles aux engagements que nous avons contractés avec eux, nous resterons à notre poste, nous nous réunirons pour faire tête à l'orage; et si nous succombons, nous apprendrons à la France, à l'univers entier, que nous étions dignes d'un meilleur sort, dignes d'être Français, et que si nous n'avons pu vaincre, nous aurons su mourir.

Les membres composant la section de la Sté patriotique des Amis de la Convention nationale et de la République française, Bouffey (présid.); L. Hubert, Luneau, Willox, Colau (secrét.); Lammaury (archiviste); Lanniboire (trésorier).

b

[*La sectⁿ de la Sté patriotique des Amis de la Conv. et de la Républ., à leurs frères d'Europe réunis en Stés popul., s. d.*]

« Frères et amis,

La communication de cette colonie avec la France, interceptée depuis la déclaration de la guerre avec les puissances d'Europe, les bâtimens du commerce qui étendent leurs spéculations d'un autre côté, la guerre que nous avons été obligés de soutenir contre les royalistes planteurs coalisés avec les Anglais, tout a conspiré à nous ôter les moyens de correspondre avec

vous. Abandonnés par la mère-patrie, qui semble ne nous dédaigner que parce que le nombre de ses vrais enfans est infiniment petit dans ces contrées, nous nous réclamons de nos frères d'Europe, dont les lumières et le civisme ont servi si avantageusement la cause de la liberté.

Depuis quatre ans, les patriotes, en butte à tous les genres d'humiliation, commençoient à apercevoir dans le lointain l'aurore d'un beau jour : *trompeuse illusion!* Depuis six mois nous attendons les forces que la république devoit nous envoyer; et plus elles tardent, plus notre espoir diminue. Nous craignons que, par politique, la France ne nous abandonne à nos propres forces, persuadée que, dès qu'elle le voudra, elle sera toujours maîtresse de se remettre en possession de ses colonies. Pourquoi reste-t-elle dans cette insouciance sur notre sort, tandis que nous voyons les Anglais et les Espagnols envoyer des forces et des escadres dans ces parages, qui nous menacent constamment? Ne nous le dissimulons pas, frères et amis, il faut frapper de nullité le commerce de nos ennemis, pour agrandir nos relations; il faut se venger de la tyrannie que l'Anglais sur-tout exerce sur cet élément; il faut aller droit au but. Déjà les enfans du soleil, ces braves citoyens que l'Espagnol subjuga plutôt qu'il ne les vainquit, vous tendent les bras pour que vous brisiez leurs fers. Les hommes qui, ignorés des nations barbares, jouirent les premiers de l'avantage inappréciable de la liberté, ont armé leurs bras de poignards contre leurs usurpateurs, contre ces Espagnols qui audacieusement traversèrent les mers pour souiller le territoire qu'habitoient ces hommes simples et purs. Ceux-là portent vraiment, comme nous, dans leurs cœurs, la liberté gravée et les rois en horreur. C'est sur les montagnes des Cordillères, dans les plaines de Cusco, qu'ils affichent la grande charte du pacte social qui lie tous les hommes. Faites cet effort digne de vous, prononcez l'indépendance du Mexique et du Pérou, et les peuples s'embrasent, la paix universelle est signée, et le commerce est libre, Frères, dites à la Convention qu'elle dirige ses conquêtes vers cet hémisphère; chaque victoire fera faire un pas de plus à la philosophie sublime qui la dirige. C'est là où les Français, qui n'ont travaillé que pour le bonheur du genre-humain, se récupéreront des pertes que leur fait éprouver notre étonnante révolution.

Voilà, citoyens, le projet que vous présentent des frères qui voient de près la facilité d'une aussi belle conquête. Tournez donc vos regards vers nous. Naguère, près de succomber, nous ne faisons qu'un seul vœu, c'étoit pour l'agrandissement des principes révolutionnaires et des succès de la république. Notre courage nous a fait triompher du nombre et des machinations les plus adroitement combinées; nous avons conservé une île importante par sa position militaire. Notre courage ne s'affoiblit pas; mais l'espérance de revoir nos frères nous porter des secours s'évanouit à chaque instant; nos yeux se tournent constamment vers l'horizon, pour voir arriver la flotte qui doit nous sauver, et chaque jour notre attente est trompée. Qu'ils arrivent donc, les Français! et ils trouveront ici des frères dignes d'eux-mêmes, de leur énergie et de leurs vertus républicaines...

[*Mêmes signatures que ci-dessus*]